
Tatiana Debroux, Cécile Vanderpelen-Diagre et Björn-Olav Dozo

Les lieux d'habitation des écrivains belges francophones à Bruxelles (1930-1960)

Premiers jalons pour une histoire sociogéographique

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Tatiana Debroux, Cécile Vanderpelen-Diagre et Björn-Olav Dozo, « Les lieux d'habitation des écrivains belges francophones à Bruxelles (1930-1960) », *Textyles* [En ligne], 47 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 19 janvier 2016. URL : <http://textyles.revues.org/2638>

Éditeur : Le Cri

<http://textyles.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://textyles.revues.org/2638>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Tatiana DEBROUX
Björn-Olav DOZO
Cécile VANDERPELEN-DIAGRE

ULB, ULG

**Les lieux d'habitation des écrivains belges francophones à Bruxelles
(1930-1960).
Premiers jalons pour une histoire sociogéographique**

Introduction

Cet article, insistons-y d'emblée, se veut prospectif. Il s'inscrit dans la lignée de l'étude des spatialités artistiques, domaine qui a déjà fait l'objet de travaux très stimulants sur la répartition historique des musiciens et des arts plastiques, à Bruxelles, Londres, Berlin et Paris ¹. La littérature elle-même a donné lieu à un article précurseur, bien qu'ancien, qui, jusqu'à présent, n'a malheureusement pas inspiré de recherches à sa suite : à partir d'une cartographie des écrivains à Paris au XIX^e siècle, l'historien Christophe Charle interrogeait la relation entre situation dans le champ littéraire et position dans l'espace ². Un autre prisme de « géographie littéraire » a également étendu

1 DEBROUX (Tatiana), *Des artistes en ville. Géographie rétrospective des plasticiens à Bruxelles (1833-2008)*, thèse de doctorat inédite, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 2012 ; WEDD (Kit), PELTZ (Lucy), ROSS (Cathy), *Artists' London – Holbein to Hirst*, London, Merrell, 2001 ; GRÉSILLON (Boris), *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin, 2002 ; BOICHOT (Camille), *Centralités et territorialités artistiques dans la structuration des espaces urbains. Le cas de Paris et Berlin*, thèse de doctorat inédite, Paris-Berlin, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne – Europäische Universität Viadrina (Frankfurt/Oder), 2012 ; CHARPY (Manuel), « Les ateliers d'artistes et leurs voisinages. Espaces et scènes urbaines des modes bourgeoises à Paris entre 1830-1914 », dans *Histoire urbaine*, n° 26, *Quartiers artistiques*, décembre 2009, p. 43-68 ; DEBROUX (Tatiana), DUFOUR (Valérie), HUGHES (Catherine), MURRAY (Christopher), « Towards Mapping Recitals in Fin-de-siècle Brussels », *Ad Parnassum*, à paraître ; BÖDEKER (Hans Erich), VEIT (Patrice), WERNER (Michael), *Espaces et lieux de concert en Europe, 1700-1920. Architecture, musique, société*, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2008.

2 CHARLE (Christophe), « Situation spatiale et position sociale. Essai de géographie sociale du champ littéraire à la fin du XIX^e siècle », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 13, février 1977, *L'Économie des biens symboliques*, p. 45-59.

la formalisation aux lieux cités dans les œuvres, Franco Moretti donnant l'impulsion avec son désormais célèbre *Atlas du roman européen*³. C'est cette lignée qu'a suivie une recherche récente de cartographie littéraire consacrée au corpus textuel du *Diable à Bruxelles*⁴. Elle a permis de montrer combien la ville connue (et donc vécue et habitée) par les écrivains du milieu du XIX^e était plus souvent représentée que la ville réelle, malgré leur prétention à l'exhaustivité⁵.

L'objet du présent article se situe davantage dans la continuité des travaux visant à étudier la répartition des acteurs du monde de l'art, afin d'étudier les logiques individuelles et collectives sous-jacentes aux géographies ainsi mises en lumière. Plus exactement, l'article a l'ambition de poursuivre une recherche collective sur la sociologie des producteurs de littérature, qui a abouti à la réalisation d'une base de données rassemblant des hommes et des femmes de lettres actifs entre 1920 et 1960⁶. Pour réaliser cette base de données, une équipe de chercheurs a établi une liste de tous les individus répertoriés dans les histoires et anthologies de la littérature belge, présence attestant une activité littéraire⁷. Sans présumer du niveau de reconnaissance de ces agents ou de la valeur de leur production, ce choix supposait toutefois une forme de présélection. Le corpus a permis de réaliser des études fouillées visant à décrire le profil sociolittéraire et le capital relationnel de la population concernée⁸. Nous voudrions ici prolonger l'enquête grâce aux outils de la cartographie en nous concentrant sur les lieux de résidence à Bruxelles. Nous

3 MORETTI (Franco), *Atlas du roman européen. 1800-1900*, Paris, Seuil, 2000.

4 HYMANS (Louis), ROUSSEAU (Jean-Baptiste), *Le Diable à Bruxelles*, Bruxelles, Librairie polytechnique d'Aug. Decq, 1853.

5 BROGNIEZ (Laurence), DEBROUX (Tatiana), DECROLY (Jean-Michel), LOIR (Christophe), « Le Diable à Bruxelles : essai d'analyse cartographique d'un récit documentaire et fictionnel du milieu du XIX^e siècle », dans *Comment cartographier les récits documentaires et fictionnels ?*, à paraître.

6 La base de données du CIEL (Collectif Interuniversitaire d'Étude du Littéraire), fruit de deux projets ARC financés par la Communauté française de Belgique, l'un, de 2002 à 2007, dirigé par Jean-Marie Klinkenberg (ULg) et Paul Aron (ULB) et coordonné par Benoît Denis (ULg), l'autre, de 2008 à 2013, dirigé par Paul Aron.

7 Ces sources secondaires ont permis de définir l'activité littéraire en creux, dans un but pratique de constitution de la base de données : par activité littéraire, on a entendu la publication en volume d'au moins une œuvre littéraire, c'est-à-dire qui n'est ni scientifique, ni technique, ni juridique, ou la publication d'une contribution dans une revue à dominance littéraire (c'est-à-dire pas purement informative, ni spécialisée dans d'autres domaines que la littérature), voire seulement la participation à la vie littéraire de l'époque, que cela soit par l'animation ou la direction d'une revue littéraire, ou la direction d'une maison d'édition belge, etc.

8 Voir notamment DOZO (Björn-Olav), *Mesures de l'écrivain. Profil sociolittéraire et capital relationnel dans l'entre-deux-guerres en Belgique francophone*, Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Situations, 2011 et FRÉCHÉ (Bibiane), *Littérature et société en Belgique francophone (1944-1960)*, Bruxelles, Le Cri, coll. CIEL – ULB – ULg, 2009.

utiliserons essentiellement une méthode comparatiste, malheureusement tributaire du matériel dont nous disposons : des cartes sur la noblesse, les banquiers et les artistes-peintres, publiées dans des travaux antérieurs. La perspective a une dimension chronologique puisque nous comparerons une carte de 1930 et une de 1960. Pour cette dernière année, il nous a paru intéressant de juxtaposer le corpus issu de la base de données CIEL à celui généré par l'*Almanach du commerce et de l'industrie* qui, sous la rubrique « Hommes de lettres », répertorie tous les individus qui se réclament de ce métier (y compris les femmes, bien que nettement moins nombreuses) ⁹.

Pour réaliser ce travail, il a été nécessaire de poser des choix méthodologiques. Les statistiques comme les cartes géographiques étant une interprétation à partir de sources, elles sont le résultat d'un double prisme dont il est fondamental de prendre toute la mesure.

Méthodologie

La base de données du CIEL reprend toutes les données prosopographiques disponibles dans les différents travaux de référence existants, telles la *Biographie nationale* ¹⁰, la *Nouvelle Biographie nationale* ¹¹, la *Bibliographie des écrivains francophones belges* ¹² ou le *Dictionnaire des œuvres* ¹³. Ces données sont structurées et mises en relation de manière raisonnée. La

9 Ces almanachs commerciaux, publiés par Mertens et Rosez depuis 1820, dressent la liste des locataires ou propriétaires d'un immeuble en en donnant la profession. Ces listes de personnes, dressées en collaboration avec les administrations communales, ne sont évidemment pas exhaustives, en comparaison avec des sources plus officielles comme les registres de population : les situations personnelles changent très rapidement, et certaines portions de la population sont tout simplement omises (les domestiques). En ce qui concerne les femmes de lettres, leur sous-représentation provient non seulement des réalités effectives de la répartition des sexes dans le métier, mais aussi du fait que, pour celles d'entre elles qui étaient mariées, c'est leur époux qui se trouve dans l'annuaire.

10 THIRY (H.), puis BRUYLANTS (E.) et CHRISTOPHE (Ch.) puis BRUYLANT (E.), dir., *Biographie nationale publiée par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, Bruxelles, H. Thiry – van Buggenhoudt, 1866-1986, vol. 44.

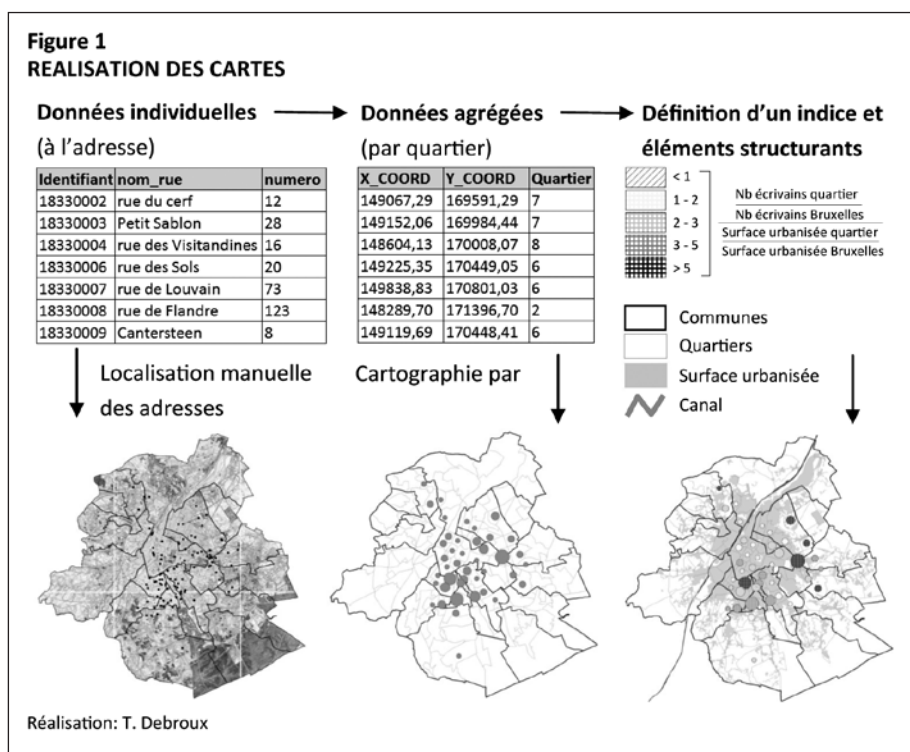
11 *Nouvelle Biographie nationale*, Bruxelles, Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, 1988, vol. 6.

12 BRUCHER (Roger) puis DETEMMERMAN (Jacques), dir., *Bibliographie des écrivains français de Belgique*, Bruxelles, Palais des Académies, 1958-1988, vol. 5.

13 NACHTERGAELE (Vic) et TROUSSON (Raymond), dir., *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres*, vol. I, *Le Roman*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1988. BERG (Christian) et FRICKX (Robert), dir., *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres*, vol. II, *La Poésie*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1988. DE GRÈVE (Marcel), D'HEUR (Jean-Marie) et POUILLIART (Raymond), dir., *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres*, vol. III, *Le Théâtre et l'Essai*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1989. FRICKX (Robert) et alii, *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres*, vol. IV, 1981-1990, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994.

base reprend des données factuelles, que l'on s'est efforcé d'interpréter le moins possible. Les données concernant les écrivains de la liste originelle ont été complétées par l'intégration d'informations issues de nombreux travaux de recherche (thèses de doctorat, mémoires, articles, monographies) et le dépouillement de sources primaires (almanachs, annuaires, archives de plusieurs villes dont Bruxelles et Liège, etc.). À la suite notamment des travaux de dépouillement d'Ingrid Mayeur sur les journalistes-écrivains ¹⁴, d'autres noms d'auteurs ont été ajoutés (il est ainsi possible de circonscrire ce sous-corpus, littérairement plus hétérogène). Pensée comme un travail en cours, la base connaît encore ponctuellement des enrichissements et pourrait faire l'objet de développements futurs. Elle est accessible en ligne ¹⁵.

Les adresses récoltées dans la base CIEL et dans l'annuaire Mertens et Rosez de 1960 nous permettent de localiser précisément les individus, en plaçant un symbole (point) sur les lieux correspondant à leur domicile sur un fond de plan d'époque. Cette représentation souffre toutefois de deux défauts par rapport au but que nous nous étions fixé, que nous avons résolu en plusieurs étapes schématisées dans la figure 1.



14 MAYEUR (Ingrid), « Les écrivains-journalistes (1920-1960) », dans ARON (Paul), *Textyles*, n° 39, *Les écrivains-journalistes*, Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 145-168.

15 URL de la base CIEL : <http://www.ciel-litterature.be>, accès gratuit sur inscription préalable.

D'une part, les cartes ainsi obtenues sont difficilement lisibles à l'échelle de la ville et constituent un mode de représentation plus adapté à des analyses menées à échelle détaillée (une commune, un quartier spécifiques). Pour y remédier, nous avons rassemblé les auteurs habitant une même entité spatiale (unité retenue : le quartier ¹⁶), nous les avons additionnés et finalement représentés par un cercle de surface proportionnelle à leur nombre par quartier.

D'autre part, nous pouvons supposer que plus un quartier est densément urbanisé, plus il compte de population et plus grandes sont les chances qu'il héberge plusieurs hommes de lettres. Afin de faire ressortir les espaces qui abritent un grand nombre d'auteurs proportionnellement à leur état d'urbanisation, nous avons donc créé un « indice de spécificité ». Celui-ci permet d'observer la sur- ou sous-représentation d'hommes de lettres par rapport au nombre attendu en fonction du degré d'urbanisation de chaque quartier. Les sous-représentations correspondent à une valeur inférieure à 1, les surreprésentations à une valeur supérieure à l'unité.

Finalement, afin de faciliter la lecture des cartes et leur comparaison, nous avons choisi de représenter de manière schématique l'étendue de la surface urbanisée de Bruxelles aux deux époques étudiées ¹⁷. Enfin, nous avons ajouté des éléments de repère que sont le Pentagone (ainsi que l'on nomme l'espace délimité par les boulevards remplaçant la deuxième enceinte de la ville), le tracé des communes et quartiers, ainsi que celui du canal.

L'année 1930

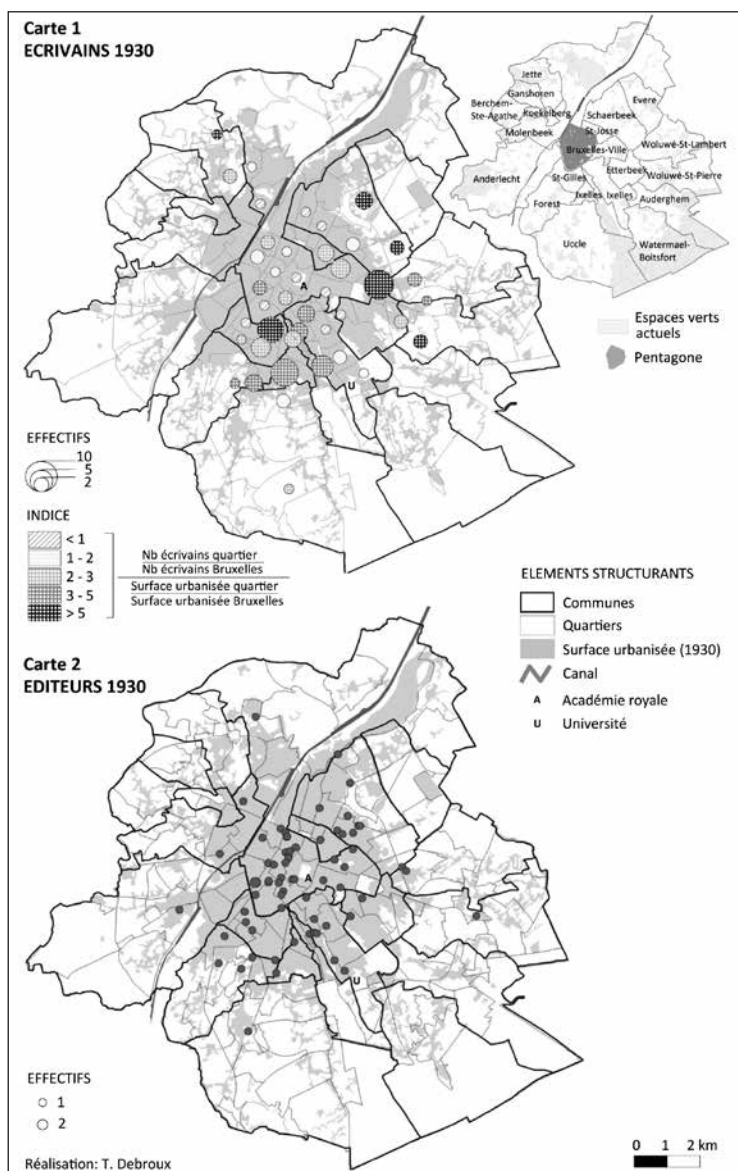
Une première observation des lieux de résidence des écrivains en 1930 ¹⁸ permet de souligner leur forte implantation dans les communes orientales de l'agglomération bruxelloise (carte 1). Ce premier constat apporte déjà une indication précieuse concernant le profil socio-économique du groupe. En effet, dans le système classique de répartition des richesses dans l'agglomération bruxelloise, marqué par l'axe de la vallée de la Senne et du canal distinguant grossièrement la ville ouvrière (à l'ouest du canal) de la ville bourgeoise (à

16 Il s'agit d'une définition contemporaine des quartiers, définis comme « des entités d'observation urbaine [permettant] une lecture fine et aisée du territoire régional à une échelle infra-communale » dans le cadre du Monitoring des quartiers : www.monitoringdesquartiers.irisnet.be, consulté le 2 septembre 2014.

17 Digitalisation des surfaces urbanisées en 1930 (carte topographique de l'Institut cartographique militaire, 1930) et 1955 (base de données cartographiques du projet Murbandy : FRICKE (Renzo), WOLFF (Éléonore), « The Murbandy project : development of land use and network databases for the Brussels area using remote sensing and aerial photography », *International Journal of Applied Earth Observation and Geo-Information*, vol. 4, n° 1, 2002, p. 33-50).

18 Nous remercions M. Jean Vanderpelen pour son aide dans la recherche et l'encodage des données.

l'est), les écrivains se situent clairement dans la seconde catégorie. Deuxième constat, qui n'est pas davantage une surprise, les écrivains belges actifs dans le champ littéraire de langue française (ce qui n'empêche pas qu'ils soient flamands ou parlent flamand) favorisent les communes les plus touchées par le processus de francisation, principalement situées au nord-ouest et au nord ¹⁹.



19 Anderlecht, Molenbeek-Saint-Jean, Koekelberg, Ganshoren, Jette, Berchem-Sainte-Agathe et Evere. Voir le recensement linguistique de la population belge pour 1930 : Ministère de l'Intérieur. Office central de statistique, *Population : recensement général au 31 décembre 1931 – Bevolking : algemeene telling op 31 december 1930*, Bruxelles, V. Ghiesbreght, 1936-1938.

Un examen plus attentif des effectifs d'écrivains par quartier (les cercles de surface proportionnelle) fait ressortir cinq espaces de concentration : Berckmans-Hôtel des Monnaies à Saint-Gilles, Tenbosch-Lepoutre à Ixelles, porte de Tervuren à la jonction d'Etterbeek, Bruxelles et Schaerbeek et enfin, les quartiers Reyers et Terdel, respectivement au nord et au sud de Schaerbeek. Force est dès lors de constater que le centre-ville historique n'est pas particulièrement privilégié, même s'il n'est pas complètement délaissé. Certes, à l'époque, la commune de Bruxelles-Ville connaît une certaine stagnation démographique ; cependant, elle continue à centraliser les institutions politiques, administratives, financières, commerciales et culturelles (académies, musées, théâtres, conservatoire). Dans ce dernier secteur, et plus spécifiquement pour ce qui est des activités littéraires, elle est particulièrement attrayante puisqu'un grand nombre de journaux et d'éditeurs y ont pignon sur rue (cartes 2 et 4). L'une des principales instances de consécration de la littérature belge de langue française, l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, fondée en 1920, s'est installée rue Ducale, au Palais des Académies.

De nombreux hommes et femmes de lettres occupent une fonction dans l'administration publique (tous niveaux et secteurs confondus). Une autre partie importante d'entre eux vivent des métiers de l'information (presse écrite et orale) et du spectacle ²⁰. Dans le domaine spécifique du théâtre et des arts de la scène (fondamental pour les écrivains parmi lesquels on compte de nombreux dramaturges et critiques), on découvre que sur les seize salles de spectacle installées dans l'agglomération, douze sont à Bruxelles-Ville (et plus précisément dans le Pentagone) ²¹.

Nonobstant la concentration des infrastructures dont ils vivent à l'intérieur dudit Pentagone, les hommes de lettres ont suivi la tendance migratoire vers les communes de la première ceinture à la fin du XIX^e siècle : Saint-Josse puis Schaerbeek, Ixelles et Saint-Gilles. Ces choix résidentiels ont des causes essentiellement historiques et s'inscrivent dans le prolongement des dynamiques urbaines bourgeoises et élitaires développées durant ce siècle d'intense urbanisation.

Ainsi, depuis le dernier quart du XIX^e siècle, des populations liées au commerce de luxe et aux services – la littérature en faisant partie – sont attachées à Ixelles. Le faubourg est alors éloigné des zones industrielles et abrite essentiellement des activités agricoles, rapidement remplacées par des quartiers résidentiels. Dès cette époque, la Porte de Namur, le boulevard de

20 Dozo (Björn-Olav), *Mesures de l'écrivain*, op. cit., p. 110-118.

21 *Annuaire du commerce et de l'industrie de Belgique*, Bruxelles, Mertens et Rosez, 1930, p. 2560-2561.

Waterloo et l'avenue Louise drainent l'artisanat de luxe qui stimule le secteur de l'hôtellerie et de la restauration. Après la Première Guerre mondiale, la commune a gagné en attractivité symbolique sur le plan intellectuel, puisque l'Université libre s'y est installée sur la plaine du Solbosch après l'Exposition universelle de 1910. C'est par ailleurs la seule commune qui offre des salles de spectacle en dehors de Bruxelles-Ville puisqu'elle en héberge trois : le Casino, le Varia et le Molière ²².

La commune de Saint-Gilles, quant à elle, n'offre pas d'infrastructures aussi déterminantes, mais, en revanche, jouit de la richesse urbanistique et architecturale qu'ont amenée les vastes aménagements de ces faubourgs entrepris à la fin du XIX^e siècle. Les très beaux quartiers Louise, du Parvis de l'église Saint-Gilles, du Parc et le long de la chaussée de Waterloo ont alors attiré la haute bourgeoisie, fière de la nouveauté de ces espaces fonctionnant comme miroirs réfléchissants de sa réussite et de sa foi dans les valeurs nouvelles. Sans surprise, l'Art nouveau y a trouvé à se développer et Victor Horta y implanta son hôtel de maître. En 1904, la commune inaugurait en grande pompe son plus beau fleuron avec le monumental Hôtel communal dessiné par Albert Dumont. À l'intérieur du bâtiment, les Saint-Gillois découvraient un véritable musée où s'affichent les plus grands noms de la sculpture et de la peinture indigènes. À l'image de cet immeuble, la commune est particulièrement accueillante pour les artistes et rappelle ainsi qu'elle abrite depuis longtemps nombre de leurs ateliers ²³.

Dans le prolongement d'Ixelles et de Saint-Gilles, le haut de Forest (portion nord de la commune) a de quoi séduire la bourgeoisie qui se retrouve volontiers dans le quartier de l'avenue Molière, laquelle traverse les communes de Forest, Ixelles et Uccle. Achievée en 1909, la majestueuse artère de 30 mètres de largeur est en 1930 l'une de celles qui comptent le plus grand nombre de nouvelles constructions aux styles architecturaux singuliers formant dès lors un ensemble très éclectique. Verdoyant et situé à l'intersection de plusieurs artères importantes, le quartier a en plus l'avantage, pour des écrivains, d'être constitué de maisons cossues voisinant avec des immeubles à appartements relativement accessibles à la moyenne bourgeoisie.

L'attraction des écrivains pour Schaerbeek tient également à l'histoire récente d'une commune qui elle aussi a recueilli les fruits des grands projets urbanistiques. L'aménagement de la vallée du Josaphat achevé au début du XX^e siècle a donné le coup d'envoi au tracé de rues larges et arborées telles que l'avenue Louis Bertrand, autour de laquelle essaient des maisons somptueuses. Le parc Josaphat, quant à lui, se veut un musée à ciel ouvert

22 À l'exception de Saint-Josse, où se trouvent les Folies Bergères (*ibidem*).

23 DEBROUX (Tatiana), *Des artistes en ville...*, *op. cit.*, p. 140-142.

et accueille de nombreuses sculptures, témoins d'une activité artistique dense dans la commune à cette époque. Au sud, à la frontière d'Etterbeek, le quartier autour du parc du Cinquantenaire est également représentatif des grands travaux monumentaux tels que les aimait le roi Léopold II. Le Palais, le parc et les arcades ont été érigés pour l'Exposition universelle de 1897 puis pour les festivités du 75^e anniversaire de l'Indépendance. Comme toujours dans ces cas-là, ces grands projets urbanistiques ont entraîné une émulation immobilière. Les nouveaux résidents élisent le quartier parce qu'il est pimpant et cossu et, s'ils sont sensibles à l'art, parce qu'il est esthétiquement réussi et bien pourvu symboliquement. Le parc du Cinquantenaire abrite, lui, des œuvres de Thomas Vinçotte, Jules Lagae et Jef Lambeaux.

Ce trop rapide panorama permet de conclure à la sensibilité très forte des écrivains à la charge historique et culturelle des lieux ; ils semblent aimer s'installer dans des endroits que d'autres artistes ont foulés et où ils ont laissé leur empreinte.

La question de l'empreinte symbolique des lieux « qui ont une histoire » fait irruption lorsque l'on scrute la carte à une échelle plus détaillée (carte 3), en représentant les lieux d'habitation par des points non agrégés. Une forte concentration se remarque à Ixelles, autour de l'avenue Louise. Or ce sont justement des quartiers mythiques d'habitation de la génération des écrivains qui ont fait émerger la littérature belge ; y ont habité Charles de Coster (rue de la Tulipe et rue Mercelis), Camille Lemonnier (chaussée d'Ixelles, puis chaussée de Vleurgat) ou encore Octave Maus (rue du Berger), pour ne citer que les plus célèbres. Il est à noter que les écrivains, toutes générations confondues, habitent des rues perpendiculaires ou très proches de l'avenue Louise ; en 1930, aucun ne réside sur cette artère²⁴. Ce fait permet de distinguer ce groupe socioprofessionnel par rapport aux catégories sociales supérieures qui habitent, elles, sur la prestigieuse avenue ; large, arborée, longée par d'imposantes maisons de maître, celle-ci a été conçue pour la noblesse, les hauts dignitaires de l'État, les capitaines d'industrie et les banquiers, incités à prêter leur image et leur nom à cette vitrine de l'opulence de la ville²⁵. En revanche, très peu d'écrivains, voire aucun, élisent les deux autres quartiers créés par les élites épaulées par le roi dans le même dessein : le quartier Léopold et l'avenue de Tervuren²⁶. L'une des raisons que l'on peut invoquer

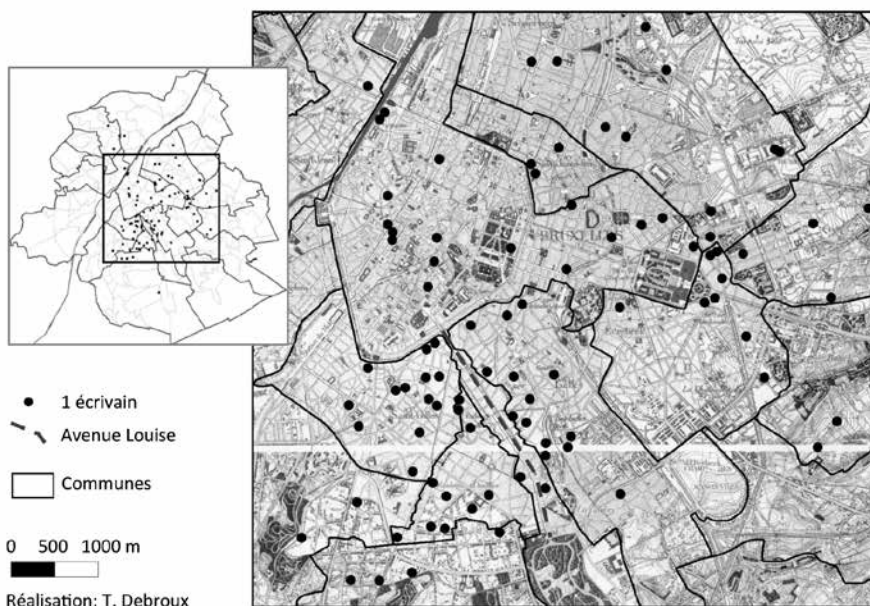
24 Ce qui n'empêche pas une forte présence de l'avenue Louise dans les imaginaires et, par ricochet, dans les œuvres littéraires, comme le montre Paul Aron dans ce numéro : « L'avenue Louise et les écrivains ».

25 DUQUENNE (Xavier), *L'Avenue Louise à Bruxelles*, Bruxelles, Xavier Duquenne éditeur, 2007.

26 DEBROUX (Tatiana), DECROLY (Jean-Michel), DELIGNE (Chloé), GALAND (Michèle), LOIR (Christophe) et VAN CRIEKENGEN (Mathieu), « Les espaces résidentiels de la noblesse à

pour expliquer cette désaffection est évidemment économique. Rares sont les écrivains qui disposent de suffisamment de revenus pour louer ou acheter un logement dans ces quartiers. Cependant, ce n'est pas la seule explication. L'avenue Louise offre des immeubles à appartements, certes confortables, mais moins onéreux que les vastes hôtels de maître. On peut postuler que si les hommes et femmes de lettres n'y emménagent pas, c'est parce qu'ils ne souhaitent pas être assimilés aux habitants de ces espaces trop chics, trop connotés socialement, qui ne correspondent pas à l'habitus artistique qui exploite volontiers l'image du mode de vie bohème. Un quartier implique un entre-soi et fait partie intégrante de l'image de soi que l'on souhaite donner²⁷. Ainsi, la cartographie des lieux de résidence des banquiers en 1920 montre *a contrario* que ces derniers s'approprient massivement les quartiers d'apparat que sont l'avenue Louise, l'avenue de Tervuren et le quartier Léopold²⁸.

Carte 3
ECRIVAINS (1930 - Zoom)



Bruxelles (xviii^e-xx^e siècles) », dans *Belgeo* [en ligne], n° 4, 2007, consulté le 14 août 2014. URL : <http://belgeo.revues.org/10150>

27 PINÇON (Michel) et PINÇON-CHARLOT (Monique), *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, coll. L'Épreuve des faits, 1989.

28 BAUWELINCKX (Anne), « Les espaces résidentiels du monde de la banque à Bruxelles (1822-1970) », dans *Les Cahiers de la Fonderie*, n° 43, *Les élites dans la ville*, décembre 2010, p. 58.

La cartographie peut également être un outil efficace pour des analyses fines des pratiques spécifiques à chaque discipline artistique. Une recherche sur les lieux d'habitation des artistes plasticiens permet de procéder à une approche comparative avec l'objet de cet article. Lorsque l'on juxtapose pour la même période les espaces résidentiels respectifs des écrivains et des plasticiens, on constate que l'espace habité dessine un nuage orienté de manière similaire, selon un axe nord-est/sud. Cependant, la surface habitée par les plasticiens est plus étendue et déborde largement sur les zones verdoyantes de la deuxième ceinture de la ville. Ce mouvement centripète s'explique par un métier exigeant en termes d'habitat puisqu'il impose de disposer d'un atelier. Grâce au développement exponentiel des moyens de transport et des voiries dans le premier quart du xx^e siècle, il est désormais envisageable de s'éloigner du centre où se trouvent les premières galeries, les écoles, les musées et l'offre culturelle en général. En outre, les artistes qui enseignent peuvent offrir leurs services dans les communes excentrées et trouver des clients parmi les riches familles bourgeoises qui y ont élu résidence ²⁹. Il n'en va pas de même pour les écrivains. Ceux-ci ne choisissent pratiquement pas de s'installer dans la rurale commune d'Uccle. S'il en est ainsi c'est parce que la très grande majorité d'entre eux vivent d'un métier lié aux professions libérales (avocat) ou de services (journalisme, services publics, enseignement, travail de bureau), soit des activités professionnelles dépendantes d'institutions pour la plupart très centralisées au point de vue géographique. Ces professions ne requièrent en outre aucun habitat particulier.

La nécessité de la proximité avec le centre de la ville se vérifie aussi dans la trajectoire d'un groupe d'écrivains tenté par un « retour au vert ». Dans les années 1930, alors que se développe dans l'intelligentsia catholique tout un mouvement urbanophobe qui se manifeste par une idéalisation des cités-jardins – prototype des « villes à la campagne » –, un groupe de jeunes artistes guidés par l'écrivain Jean Libert et dans lequel on trouve notamment Hergé et Franz Weyergans, fait de la cité du Kapelleveld (Woluwe-Saint-Lambert) le centre de gravité de ses activités. Cependant, très vite, c'est-à-dire dès qu'ils obtiennent des emplois fixes, les membres du groupe délaissent les verts pâturages et les petites maisons champêtres pour se rapprocher du dense tissu citadin ³⁰.

29 DEBROUX (Tatiana), « Dans et hors la ville. Esquisse d'une géographie des artistes plasticiens à Bruxelles (xix^e-xxi^e siècles) », *Brussels Studies*, n° 69, juillet 2013. URL : www.brusselsstudies.be, consulté le 9 septembre 2014.

30 VANDERPELEN-DIAGRE (Cécile), « Le monde catholique et les cités-jardins à Bruxelles dans l'entre-deux-guerres », dans *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 165, janvier-mars 2014, p. 163-183.

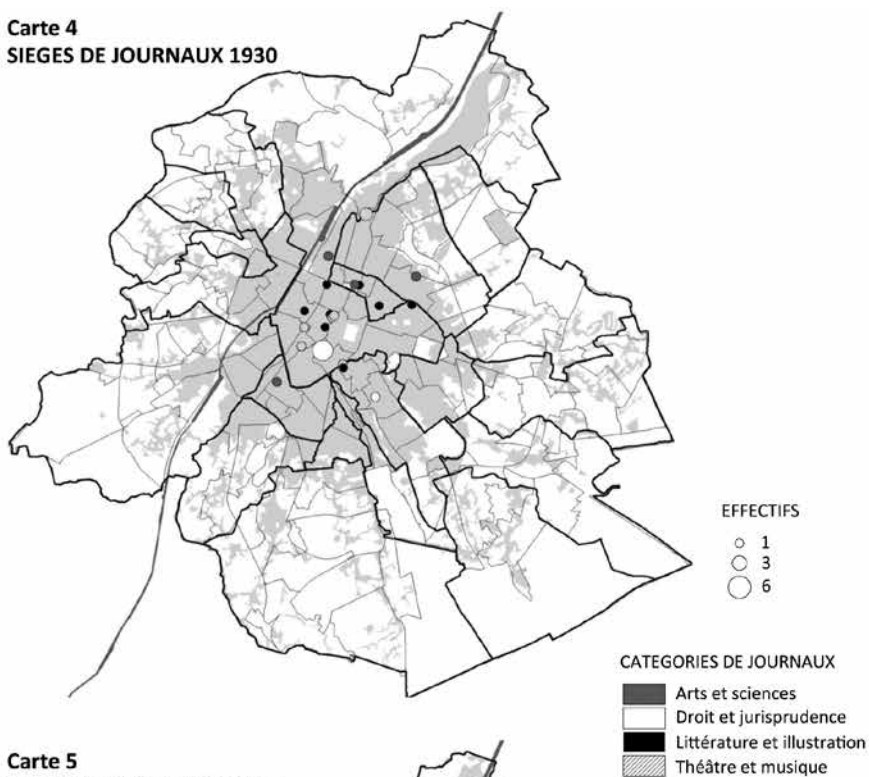
La comparaison entre l'espace d'habitation des artistes plasticiens et écrivains permet de conclure à une plus forte concentration de ces derniers dans les quartiers entièrement urbanisés et plus huppés de la première couronne, et particulièrement autour de l'avenue Louise. On pourrait en déduire une plus grande aisance économique corrélée à une implication dans des fonctions plus rémunératrices. Cette hypothèse devrait cependant être vérifiée : outre la comparaison des capitaux économiques, il faudrait comparer les coûts immobiliers des habitations (une grande maison sur un vaste domaine à Schaerbeek pouvant coûter le même prix qu'un petit appartement à Ixelles). Par ailleurs, d'autres dimensions propres aux disciplines artistiques peuvent jouer dans la répartition des hommes de lettres et des peintres, ces derniers entretenant également des relations ambiguës par rapport à la ville dans l'entre-deux-guerres, mais n'étant pas aussi contraints que les écrivains à y résider, et trouvant de plus dans la nature périurbaine une source d'inspiration ³¹.

L'année 1960

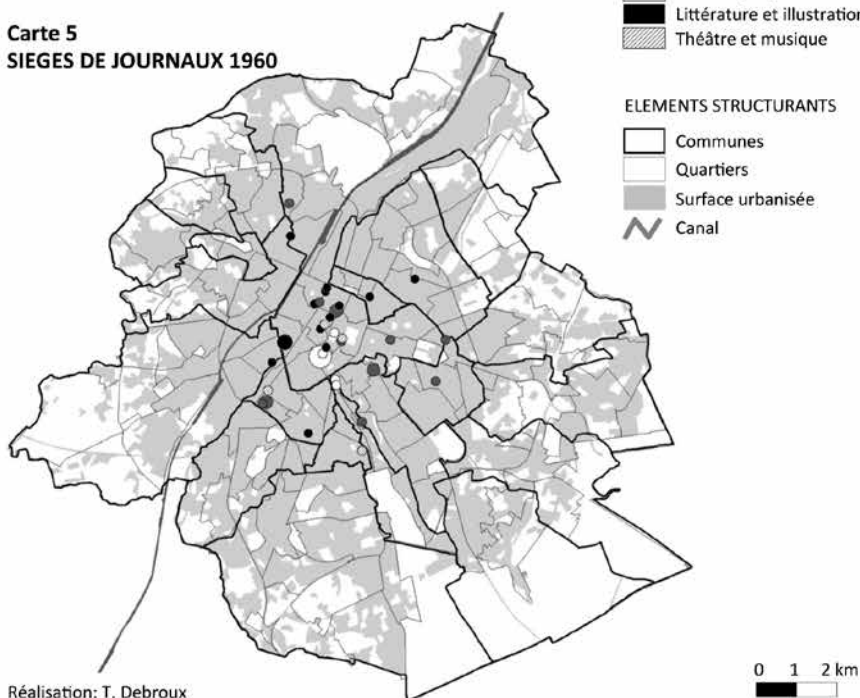
En trente ans, la géographie des lieux d'habitation des écrivains répertoriés dans la base connaît trois modifications notables (carte 6). La première est une désertion presque complète du Pentagone. La seconde consiste en une dispersion de l'habitat à travers une agglomération plus étendue (sans toutefois qu'il y ait implantation dans les zones les plus excentrées et faiblement bâties). La troisième est un déplacement vers le sud avec un affermissement de l'ancrage dans les communes d'Ixelles et de Saint-Gilles qui s'étend jusqu'au nord d'Uccle et de Forest. Les deux premières évolutions tiennent essentiellement à l'histoire de Bruxelles. La troisième s'explique par une corrélation de facteurs propres au développement de la ville et aux reconfigurations des professions littéraires.

31 VAN DE PUTTE (Emmanuel), *Les Peintres de la forêt de Soignes*, Bruxelles, Racine, 2009.

Carte 4
SIEGES DE JOURNAUX 1930

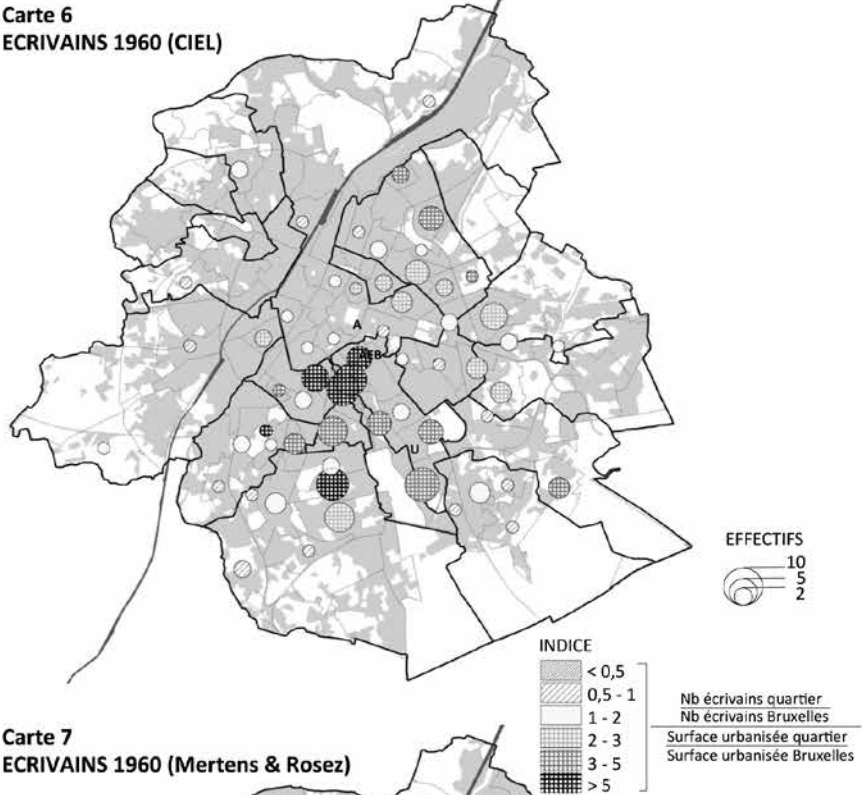


Carte 5
SIEGES DE JOURNAUX 1960

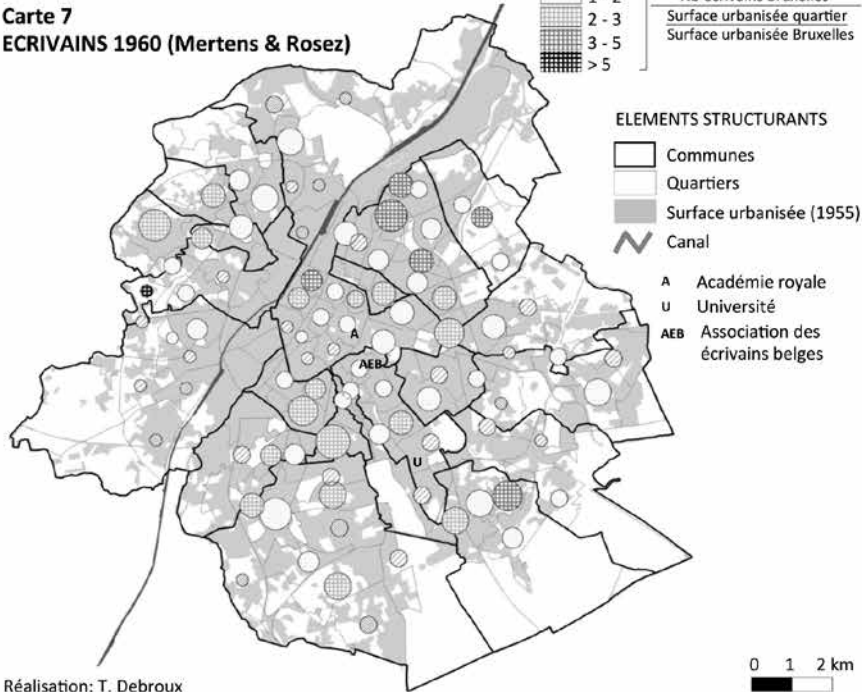


Réalisation: T. Debroux

Carte 6
ECRIVAINS 1960 (CIEL)



Carte 7
ECRIVAINS 1960 (Mertens & Rosez)



La désaffection du centre de la ville est un phénomène global dû au vieillissement du bâti, corollaire des grands travaux d'aménagement qui ont déchiré le tissu urbain dans les années précédentes, le principal étant l'interminable construction de la jonction ferroviaire Nord-Midi (1911-1952) dont les effets néfastes sont toujours perceptibles. L'une des conséquences de cette situation est une hémorragie de la population en direction des espaces périphériques, d'abord dans la seconde couronne puis à l'extérieur des dix-neuf communes – à mesure que ces espaces sont lotis à l'attention des classes moyennes et que les transports routiers et publics s'améliorent. Les écrivains ne suivent que très peu le mouvement de développement vers les communes résidentielles de la deuxième ceinture : les deux Woluwe, Auderghem et Watermael-Boitsfort. Il semble donc qu'ils goûtent la proximité avec le centre, lequel abrite toujours des institutions culturelles à forte valeur symbolique. La carte qui répertorie les sièges de journaux montre que ce commerce, s'il s'est épanché vers le sud, reste fortement implanté à l'intérieur du Pentagone (carte 5). Pour en revenir aux salles de spectacle, il est remarquable qu'en 1960, sur les vingt établissements que compte l'agglomération, quinze se trouvent sur la commune de Bruxelles, un à Saint-Josse et les quatre derniers à Ixelles³².

Ixelles, justement, comme Saint-Gilles, continue à attirer les écrivains : sa mitoyenneté avec le centre et la qualité architecturale de son bâti font du quartier un lieu propice pour s'installer. En outre, comme c'était le cas trente ans auparavant, Ixelles propose des infrastructures intéressantes. La plus importante est à n'en pas douter la maison de la radio dans laquelle s'installe l'Institut national belge de radiodiffusion. Le bâtiment en style Art déco inauguré en 1938 place Flagey est équipé de studios d'enregistrement haut de gamme. Il est en 1960 le pôle audiovisuel par excellence de la capitale, voire du pays ; il n'est pas étonnant que les métiers de l'information aient élu domicile dans ses alentours. D'autre part, depuis 1946, la commune est véritablement l'élue des muses puisque s'y trouve le principal lieu de sociabilité des hommes et femmes de lettres, la Maison des écrivains, siège de l'Association des écrivains belges de langue française. Créée en 1904 afin de rassembler les écrivains belges et d'assurer leur rayonnement, cette association reçoit de la commune d'Ixelles, après la guerre, une maison sise chaussée de Wavre (actuellement le bâtiment appartient à la Fédération Wallonie-Bruxelles). La fille de l'écrivain Camille Lemonnier, né et décédé à Ixelles, confie à l'Association la gestion et la conservation de ses collections groupées au premier étage sous le nom de musée Camille Lemonnier.

Pour sa part, la commune d'Uccle, qui borde Ixelles par le sud, a vu son

32 *Annuaire du commerce et de l'industrie de Belgique*, Bruxelles, Mertens et Rosez, 1960, p. 2253-2262.

urbanisation progresser considérablement. Ses autorités se montrent avides d'acquérir une reconnaissance culturelle et artistique. En 1958, Uccle fut la première commune bruxelloise à ouvrir son propre centre culturel et artistique, inaugurant ainsi l'ère d'une politique culturelle municipale. Enfin, les communes du sud et du sud-est, sans être éventrées par les saignées routières imposées dans certains secteurs, ont été privilégiées du point de vue de la mobilité et de la liaison avec le centre, dotées qu'elles sont de grandes chaussées structurantes ³³.

En revanche, Etterbeek souffre aux alentours des années 1950-1960 d'un exode auquel, comme nous pouvons l'observer, les écrivains participent. Le bas d'Etterbeek doit à l'époque souvent faire face à d'importantes inondations qui résultent des initiatives urbanistiques hâtives et irréfléchies du XIX^e siècle. De nombreux habitants aisés quittent ce secteur pour s'établir dans les nouveaux quartiers, laissant leur place aux classes sociales moins favorisées. L'augmentation du trafic ainsi que la proximité, depuis les années 1950, de nombreuses institutions européennes et services administratifs contribuent aussi au dépeuplement de la commune ³⁴.

Les mouvements que nous venons de décrire sont-ils spécifiques au groupe socioprofessionnel qui nous intéresse ? On sait en tout cas que la densification du bâti (et les travaux bruyants et salissants qui l'accompagnent) et du trafic ainsi que l'accroissement des quartiers à vocation administrative poussent les classes bourgeoises toujours plus loin du centre à partir des années 1950. Les banquiers, par exemple, désinvestissent peu à peu l'agglomération (excepté les deux Woluwe et Uccle) pour gagner la périphérie, le Brabant essentiellement ³⁵. Les classes moyennes, plus généralement, participent également à ce phénomène de périurbanisation.

Tout comme les hommes de lettres, les artistes plasticiens demeurent fidèles aux communes centrales de l'agglomération bruxelloise et, dans leur cas, il a été démontré qu'ils n'ont pris part au phénomène de périurbanisation que de manière anecdotique ³⁶. À Bruxelles, leur répartition n'est pas fondamentalement différente de celle des écrivains, si ce n'est que les premiers sont moins concentrés au sud et habitent plus volontiers au nord de Schaerbeek. Il est possible que cette dernière commune offre à l'époque des

33 BILLEN (Claire) et DUVOSQUEL (Jean-Marie), dir., *Bruxelles*, Anvers, Mercator, 2000, p. 161.

34 NEVELSTEEN (Dirk), *Histoire du développement urbanistique d'Etterbeek*, Bruxelles, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des monuments et des sites, 1997. <http://www.irismonument.be/fr.Etterbeek.html>, consulté le 19 août 2014.

35 BAUWELINCKX (Anne), « Les espaces résidentiels du monde de la banque... », *op. cit.*, p. 61-63.

36 DEBROUX (Tatiana), *Des artistes en ville...*, *op. cit.*, p. 147-151.

avantages fonciers qui fidélisent les peintres, sensibles au prix du mètre carré pour leur atelier, cependant que les écrivains commencent à l'éviter, en raison des fortes vagues migratoires qu'elle accueille et qui provoquent une certaine paupérisation.

Pour l'année 1960, afin d'éclairer la position sociale des hommes et femmes de lettres, une comparaison entre ceux inventoriés par la base CIEL (carte 6) et ceux répertoriés dans l'*Annuaire du commerce et de l'industrie* est très utile (carte 7). Cette approche nous permet d'interroger la différence entre les individus présents et actifs dans le champ littéraire (qu'on peut définir brièvement comme un espace social où les agents occupent une place en fonction des relations objectives qu'ils entretiennent avec leurs pairs et donc proportionnelle à la reconnaissance qu'ils obtiennent de ceux-ci) et les individus qui se déclarent « hommes de lettres ». Or les sociologues des professions ont montré qu'en la matière, la déclaration de l'agent peut différer fortement de la fonction effectivement occupée (par laquelle il gagne sa vie)³⁷. Dans le premier cas de figure, la typologie se fonde sur le discours d'un individu qui peut parfaitement se déclarer écrivain alors qu'il ne tire pas ses revenus de sa plume et que, par ailleurs, il ne jouit d'aucune reconnaissance de la part des instances de consécration de la littérature. Inversement, des individus qui bénéficient d'un fort capital de reconnaissance par les institutions littéraires, mais qui doivent leurs rentrées financières à des professions non littéraires, déclareront cette dernière profession. La cartographie comparée des deux types met en relief ces variables.

Une première différence entre les deux cartes est la large dispersion des individus recensés dans l'*Annuaire* à travers tout le territoire, y compris au nord-est du canal. Une explication évidente réside dans le nombre plus élevé d'individus recensés dans ce répertoire³⁸. La dispersion géographique observée s'explique aussi par le fait que la source utilisée prend en compte les hommes et femmes de lettres de langue flamande. Il n'est pas étonnant dès lors qu'on les retrouve dans des communes dont la population parle plus largement cette langue : Molenbeek-Saint-Jean, Ganshoren et Berchem-Sainte-Agathe. Or ces deux dernières communes abritent depuis longtemps une vie culturelle flamande dynamique. Elles offrent en outre un bâti de villas et d'immeubles à grands appartements cossus, datant des années 1920-30, le tout dans un maillage naturel très étendu.

37 Dozo (Björn-Olav), *Mesures de l'écrivain*, op. cit., p. 108-110.

38 145 écrivains extraits de la base CIEL en 1960, contre 259 dans l'annuaire de Mertens et Rosez, sans qu'il nous soit possible malheureusement de distinguer les professions rassemblées sous l'intitulé « Hommes de lettres et journalistes ». Pour atténuer l'effet de cette distinction impossible, il faut cependant noter que le corpus du CIEL intègre les écrivains-journalistes repérés par Ingrid Mayeur (voir note 14 du présent article).

Un autre contraste frappant entre les deux cartes est évidemment le fait que les écrivains de la base CIEL ont leur centre de gravité dans le sud et le sud-est – dans ou à très grande proximité de quartiers très haut placés dans la hiérarchie de la valeur foncière. Ce constat pourrait se résumer très simplement : les écrivains reconnus habitent de plus beaux quartiers que ceux qui ne le sont pas. Une telle déduction est en adéquation avec les travaux en sociologie de la littérature qui ont montré une corrélation systématique entre capital économique (hérité ou non), culturel, relationnel et symbolique. Il est avéré que le fait d’occuper une place dominante dans le champ littéraire implique d’avoir pu investir du temps, et donc de l’argent dans un projet littéraire rentable et concurrentiel ³⁹. L’approche spatiale tend à montrer que cet investissement implique également le lieu d’habitation. Même peu fortuné, il se pourrait qu’un écrivain ait tout à gagner à s’installer dans l’entourage des agents avec lesquels il a envie ou besoin de jouer, pour reprendre l’allégorie de Pierre Bourdieu ⁴⁰. Mesurer cet investissement exigerait cependant de cartographier le parcours résidentiel de chaque écrivain en évaluant pour chacun de ses déplacements le champ des possibles dont il dispose à ce moment de sa trajectoire.

Il faut dire, à cet égard, que le lieu de résidence occupe dans le travail relationnel des écrivains une place importante. À Bruxelles, à l’exception de l’Académie et de l’Association des écrivains belges, ils n’ont pas de lieux de sociabilité spécifiques. Les principaux groupes qui les rassemblent (le Pen Club francophone de Belgique, la Libre Académie Picard, les *Scriptores catholici*) ou des mouvements particuliers (le Groupe du lundi, la Renaissance d’Occident, le Front littéraire de gauche, l’Association socialiste des écrivains et des artistes, etc.) organisent, selon leur importance, leurs réunions au Concert noble, au Palais des Beaux-Arts, à l’INR, dans les théâtres, les restaurants et les cafés ⁴¹. Une grande part de leur sociabilité se déroule également à leur domicile, où se réunissent souvent les comités de rédaction des revues. D’une manière traditionnelle, depuis la pratique des salons, la sociabilité littéraire se développe dans les espaces résidentiels, en conformité avec une profession qui valorise l’originalité individuelle et qui transfigure volontiers sa vie privée en œuvre d’art, en objet public.

39 Notamment : DOZO (Björn-Olav), *Mesures de l’écrivain*, op. cit., p. 209-264 ; SAPIRO (Gisèle), *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.

40 BOURDIEU (Pierre), *Les Règles de l’art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. Libre examen, 1992.

41 Ainsi que l’illustre Julie Fäcker à propos des Jeunes Belgique dans le présent numéro.

Conclusion

La cartographie des lieux d'habitation permet une approche renouvelée pour dessiner le profil sociologique des écrivains. Cette démarche trouve tout son sens quand elle est effectuée dans une perspective comparatiste, en l'occurrence avec d'autres groupes sociaux (ou d'autres définitions du même groupe). De la sorte se dessine plus clairement la position du groupe étudié dans la dynamique socioprofessionnelle qui est la sienne : une proximité géographique tant avec les artistes plasticiens qu'avec la très haute bourgeoisie financière en ce qui concerne les portions de ville investies, sans jamais toutefois qu'il y ait de réelle interpénétration (la géographie des artistes est moins huppée, tandis que les banquiers sont plus nombreux à résider sur les axes de prestige de la capitale, avenue Louise et avenue de Tervuren).

La comparaison chronologique permet quant à elle de mettre en lumière l'attractivité de certains lieux chargés et investis d'une puissance de légitimation. La structure urbanistique de la ville peut être complètement reconfigurée, cela semble n'avoir pas beaucoup d'incidence sur les lieux à forte densité littéraire. Cette mise en perspective historique gagnerait toutefois à être envisagée dans une amplitude chronologique plus grande. Il serait également utile d'affiner encore l'analyse dans le but de cartographier les activités des littéraires. Pour cela, il serait nécessaire de contraster les points de géolocalisation afin de distinguer les propriétés des agents (métiers exercés, capitaux relationnels, âges, niveaux d'études, etc.) et d'en révéler des logiques de répartition plus fines.

Mieux comprendre les dynamiques des activités des littéraires supposerait également d'examiner leur proximité géographique avec des institutions structurantes de la vie sociale telles que les écoles, les universités et les pôles d'emploi (nous n'avons repris ici que les plus directement apparentés à la vie littéraire). Il serait également pertinent de différencier les pôles spécifiques des écrivains selon leur place dans le champ littéraire en fonction de leur production : avant-garde, conformisme académique, paralittérature (littérature jeunesse, populaire, de genre), etc. Le siège social des revues pourrait être un bon indicateur. L'opération permettrait de vérifier – en s'inspirant de ce qu'a fait Christophe Charle pour Paris – si la localisation des auteurs dans la ville est influencée par la position dans le champ littéraire bruxellois. Le chantier ouvert par cet article appelle donc des prolongements.